

L'Homme Qui Valait Trois Mille Bars

©2018 Philippe-Aurèle Leroux

pal@philippe-aurele.fr

Texte de 30.211 signes créé dans la cadre de l'Appel à Textes



« Steph Faustin, aéronaute ;

Un homme tout juste vivant.

Messieurs, nous pouvons le reconstruire,

Nous en avons la possibilité technique :

Nous sommes capables de donner naissance au premier homme biohydraulique.

Steph Faustin deviendra cet homme ;

Il sera supérieur à ce qu'il était avant l'accident :

Le plus fort, le plus rapide, en un mot : le meilleur. »

— Ingénieur Georget Bernier, 1913

Stéphane Faustin souffrait : il avait mal à la tête, mal au dos, mal... partout. Son corps semblait peser des tonnes et il ne se rappelait pas ce qu'il faisait là, ni même quel était ce « là ». Ses yeux papillonnèrent un instant mais la luminosité ambiante était trop agressive pour qu'il se sente en état de la supporter.

— J'ai soif, coassa-t-il, la bouche sèche.

Il sentit, plus qu'il ne vit, une présence quitter la pièce dans laquelle il se trouvait, quelle qu'elle soit. Après un temps qu'il n'aurait su quantifier tant son esprit battait la campagne, Stéphane prit conscience que l'on s'agitait autour de lui :

— ... z'êtes sûre ?

— Je vous le jure, Professeur !

— Ne jurez pas Marie-Thérèse !

— Pardon Professeur, mais je vous j... assure que je l'ai vu cligner des yeux...

— J'ai soif, coassa Faustin derechef.

— Nom de Dieu ! s'exclama la voix masculine. J'ai réussi !

— On ne jure pas, Professeur, s'offusqua la voix féminine.

— On s'en fout, j'ai réussi !

— Professeur !

— Ha, ha ! J'ai réussi ! clamait encore la voix masculine en s'affaiblissant.

- Professeur, est-ce que je dois..., commença la voix féminine avant de s'éteindre sur le son d'une porte qui claque.
- J'ai soif...

Quand Stéphane Faustin reprit conscience, la bouche sèche, une insoutenable raideur dans la nuque l'accablait ; il y porta sa main droite.

- Mais qu'est-ce que...

Il eut le sentiment que toutes sortes de tuyaux pénétraient son crâne et voulut vérifier l'impression de son autre main, mais il n'y parvint pas : il sentait son biceps se contracter sans parvenir pour autant à soulever son avant-bras. Il essaya de bouger la tête pour regarder ce qui l'entravait, mais sa tentative resta vaine ; sa tête était comme fixée au lit.

- Y a quelqu'un ? émit-il d'une voix éraillée. Hé ! Y a quelqu'un ? héla-t-il plus fort cette fois-ci. Au secours !

Une porte s'ouvrit sur une silhouette féminine, découpée dans un halo de lumière :

- Calmez-vous, monsieur Faustin, tout va bien. Vous êtes à l'hôpital, vous avez eu un accident grave, vous vous souvenez ?

La voix évoquait quelque chose à Faustin ; il l'avait déjà entendue :

- Qui êtes-vous ?
- Je suis votre infirmière, Marie-Thérèse. Avez-vous besoin de quelque chose ?
- J'ai soif.

La silhouette s'éclipsa en refermant la porte, replongeant Faustin dans le noir. « Un accident ? Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? » En dépit de tous ses efforts, Faustin ne se souvenait de rien ; même le nom qu'on lui prêtait n'évoquait aucun écho en lui ...

La lumière réapparut par la porte entrouverte.

- Attrapez-la pipette monsieur Faustin.
- Pouvez-vous me redresser et libérer ma main gauche ? Je n'y arrive pas.
- Ça... ça ne va pas être possible, monsieur Faustin, commença Marie-Thérèse d'une voix hésitante.
- Pas possible ? Mais pourquoi ?

— C'est à cause de votre accident, répondit l'infirmière d'une voix mécanique. Vous allez devoir rester immobile un moment. Tenez, buvez.

Faustin aspira l'eau glacée qui lui fit un bien considérable, mais ne lui rendit pas la mémoire pour autant.

— Vous pouvez allumer la lumière ?

— Je... je n'en ai pas le droit. Le professeur Triquard vous expliquera tout demain.

— Mais pourquoi ? s'insurgea Faustin.

L'infirmière lui déposa un furtif baiser sur le front avant de le quitter.

— Marie-Thérèse, revenez ! Marie-Thérèse !

Seuls le silence et l'obscurité lui répondirent. Faustin posa les doigts de sa main valide à l'endroit où l'infirmière l'avait embrassé, puis palpa son torse, intact, l'épaule et le bras gauche qui répondirent normalement à sa sollicitation. L'avant-bras par contre... Il porta compulsivement sa main valide vers ses jambes et sa virilité : si la pièce maîtresse de son service trois pièces était toujours en place, ses bourses manquaient à l'appel et ses jambes étaient réduites à l'état de moignons. Sous le choc de cette révélation, Faustin perdit connaissance.

Faustin s'éveilla la bouche pâteuse pour constater qu'un homme en blouse blanche était assis près de lui sur une chaise.

— Vous m'entendez monsieur Faustin ? Je suis le professeur Auguste Triquard, chef d'établissement de cet hôpital. Soyez assuré que j'ai tout mis en œuvre pour vous sauver la vie... ainsi que tout ce qui pouvait encore l'être de votre anatomie et que cela relève d'un véritable exploit. Je suis toutefois au regret de vous informer que vous avez dû subir de nombreuses amputations. Me permettez-vous de vous ausculter ?

Faustin se contenta de donner son accord d'un clignement d'yeux. L'examen fut bref :

— Vous vous portez aussi bien que possible, compte-tenu des circonstances, conclut le professeur Triquard.

— Qu'est-ce qu'il m'est arrivé, docteur ?

— Vous n'avez aucun souvenir ?

— Même mon nom ne me dit rien...

- Vous êtes l'inspecteur Stéphane Faustin, un excellent élément de la onzième brigade régionale de police mobile basée ici, à Dijon ; techniquement, vous l'êtes toujours. Vous êtes né le dix-neuf mars dix-huit cent quatre-un à La Maison Blanche en Lozère, pupille de la nation, célibataire et sans enfant.
- Pas de femme ?

Le professeur hésita un peu :

- Vous aviez une concubine, mais...
- Mais ?
- Elle est morte dans le même accident qui vous vaut d'être allongé sur ce lit, confessa Triquard.
- Comment s'appelait-elle ?
- Elle s'appelait Sarah, Sarah Drucker.

A l'évocation de ce nom, l'esprit de Faustin s'emballa, évoquant des cheveux blonds tirant sur le roux, des yeux clairs, une peau blanche, des ébats moites, un aérostat et la chute...

- Sarah !

Faustin n'entendit pas Triquard hélér l'infirmière ; il convulsait sur son lit.

Faustin s'éveilla avec le souvenir des circonstances de l'accident qui les avait précipités au sol, Sarah et lui : il se souvenait qu'ils étaient tous les deux à bord d'un aérostat qui survolait une ville, dans le bleu pâle d'un ciel d'hiver et les fumées blanches ou noires des cheminées. De nombreux zeppelins circulaient autour d'eux de leur train de sénateur. Il ne parvenait pas à déterminer ce qu'ils faisaient-là ni pourquoi Sarah était agenouillée devant lui ; encore que dans ce dernier cas... Ce qui était sûr, c'est qu'il avait en tête l'image d'un homme blond aux yeux d'acier lui envoyant un salut goguenard tandis que leur ballon chutait soudainement pour aller se fracasser sur le toit d'une scierie. A partir de là, il n'avait pas d'autres souvenirs que ceux de son réveil à l'hôpital.

- Monsieur Faustin ? s'enquit Marie-Thérèse pour le sortir de ses pensées. Il faut que je procède à vos ablutions et que je vous débarrasse de vos perfusions et sondes.

Avec un linge humide, l'infirmière entreprit de le savonner, ne négligeant aucune partie de ce qui restait de son anatomie. Comme elle descendait vers son bas-ventre, Faustin se tendit ; Marie-Thérèse vrilla son regard dans celui de son patient, le rouge aux joues :

— J'ai déjà procédé à votre toilette, alors que vous étiez inconscient. Je peux vous assurer que, malgré votre mutilation, vous êtes toujours réceptif..., annonça-t-elle en s'emparant de la hampe à laquelle était rattachée une sonde urinaire.

Faustin ne put que constater qu'il réagissait avec une belle vigueur à la fraîcheur de ce contact. Tandis que l'infirmière tentait de lui ôter la sonde en douceur, il ressentit le désir aussi soudain qu'impérieux de s'emparer de la partie charnue de Marie-Thérèse à pleine main.

— Oh, monsieur Faustin, voyons ! minauda-t-elle de ses lèvres carmin sans pour autant lâcher l'objet de ses soins, ni vraiment faire d'effort pour se dégager des caresses empressées dont elle était l'objet.

Elle n'intervint que lorsque Faustin tenta de glisser sa main sous sa jupe :

— Gardez votre énergie, vous en aurez besoin, se justifia-t-elle en remettant de l'ordre dans sa mise. Allez-vous rester sage pendant que je taille votre moustache et rase votre barbe ?

Hypnotisé par le ballet de la gorge de l'infirmière qu'il apercevait par l'échancrure de sa blouse, le patient se tint à carreaux. Les soins terminés, Faustin passa la main sur son menton et ses joues, comme à la recherche d'un défaut :

— Vous êtes sûre de n'avoir rien laissé ici ?

L'infirmière afficha le sourire en biais que son patient avait appris à tant aimer :

— Voyons voir, dit-elle en s'approchant. Non, je ne crois pas...

— Plus près, souffla Faustin.

Marie-Thérèse passa tendrement sa main sur la joue de l'invalides, exagérément penchée sur son patient, leurs lèvres se touchant presque. Ils restèrent ainsi longtemps, les yeux brillants, parenthèse enchantée que le bruit de l'ouverture de la porte de la chambre rompit :

— Avez-vous fini les soins, Marie-Thérèse ? interrogea le professeur Triquard.

L'infirmière se redressa lentement sans lâcher son patient du regard :

— Oui professeur.

— Parfait ! Vous pouvez entrer, Bernier.

Triquard s'effaça pour laisser passer un homme affublé d'une aristocratique canne à pommeau et d'un porte-cigarette, dont la seule pilosité apparente tenait en une fine moustache :

- Faustin, je vous présente l'ingénieur Georget Bernier.
- S'agit-il comme vous d'un disciple de Frankenstein ? grinça l'inspecteur.
- En quelque sorte, répondit laconiquement Bernier... Sauf que ma matière première est métallique.
- Ah, c'est donc à vous que je dois cet attirail ?
- Attendez que je lui ajoute son moteur.
- Son moteur ?
- Sa chaudière, devrais-je dire : votre charpente en fer puddlé est articulée grâce à des vérins hydrauliques, eux-mêmes actionnés par un système de commandes dirigeant les flux pneumatiques.
- Et comment diable vais-je transporter une chaudière ? s'étrangla Faustin, incrédule.
- Messieurs, veuillez entrer, ordonna Bernier en ouvrant la porte.

Des assistants en bleu de travail firent alors irruption dans la chambre, transportant avec eux une machinerie rutilante : de la taille et de la forme d'un havresac, elle présentait un nombre incalculable de tubulures en laiton, de protubérances, de manomètres à l'usage incertain et de sangles en cuir. Après avoir déposé l'engin sur une table, ils s'employèrent tous les quatre à redresser Faustin, ce qui n'alla pas sans mal. Ils entreprirent ensuite de fixer le havresac sur le dos du patient. Celui-ci, malgré ses doutes, ne put s'empêcher d'être intrigué :

- Quel combustible alimente cette chaudière : de l'anthracite ?
- Du dihydrogène ! pérorra Bernier. Il s'agit d'un gaz obtenu à partir de limailles et de copeaux de fer. Il est compressé à trois mille bars, dans cette recharge amovible, ici, précisa-t-il en pointant de sa canne une protubérance sphérique placée en haut à droite du havresac. C'est elle qui vous permettra d'obtenir une autonomie sans égale d'une dizaine de jours sans recharge en usage normal, se rengorgea l'ingénieur.

L'inspecteur pouvait à présent sentir la chaleur de la chaudière dans son dos, tandis que des glougloulements se faisaient entendre, signe que la machinerie avait été mise en marche.

- Et vous pensez que je vais pouvoir marcher ? questionna Faustin d'une voix teintée de doute.
- Marcher plus longtemps, courir plus vite et sauter haut que jamais, promit Bernier.

La machinerie émit un bref sifflet, suivi d'une série de « klonk » sonores que l'invalidé ressentit dans sa nuque, son bassin et son bras gauche :

— La chaudière est maintenant sous pression, expliqua l'ingénieur, ce qui a automatiquement libéré les verrous de votre charpente.

Faustin put enfin regarder de droite et de gauche et de haut en bas, ainsi que mouvoir son bras amputé juste en dessous du coude ; ses gestes demeuraient emprunts de pesanteur et de raideur, mais le jeune homme se sentit soulagé de récupérer une partie de sa mobilité. Cela lui permit également de se découvrir une pince en guise de main gauche.

— Permettez que je vous explique le fonctionnement de votre charpente articulée, reprit Bernier. Ce volant d'admission régule la marche ; plus vous l'ouvrirez et plus vous irez vite. Incliner votre buste vous permettra de vous diriger à gauche ou à droite. Enfin cette vanne, ici, vous permettra d'actionner votre pince. Il est temps à présent que vous essayiez de faire vos premiers pas : ouvrez le volant.

Faustin s'exécuta : pendant près de trois secondes, il ne se passa rien ; puis, dans un dégagement de vapeur sous pression, il sentit la charpente s'animer, l'une des jambes s'avancer. Il prit peur, referma le volant, une jambe en l'air. Mais le mouvement était lancé, l'armure de fer en déséquilibre bascula lentement vers l'avant.

— Rouvrez le volant ! cria Bernier.

Faustin était tétanisé, complètement pris de panique, incapable de réagir. Les quatre assistants de l'ingénieur se précipitèrent, mais le poids de l'armure était trop lourd, le déséquilibre trop prononcé ; ils purent à peine amortir le choc. Marie-Thérèse se présenta devant lui, dédoublée : elle lui fit inhaler du carbonate d'ammonium pour lui remettre les idées en place, avant de délicatement tamponner à la ouate la plaie de ses lèvres.

— Êtes-vous prêt à recommencer ? demanda Bernier en mâchonnant nerveusement son porte-cigarette. Et cette fois, ne refermez pas le volant d'admission tant que le mouvement n'est pas achevé !

Faustin secoua la tête comme un cheval qui s'ébroue :

— Je vais faire de mon mieux, grommela-t-il.

Il rouvrit l'admission, d'une manière plus décidée cette fois-ci, et les premiers pas se firent sans encombre dans la petite chambre. Il eût tôt fait de franchir la faible distance qui le séparait du mur d'en face, qui ne tarda pas à l'hypnotiser à la manière d'un cobra :

— Comment est-ce que je tourne ? lança-t-il d'une voix paniquée.

— Tournez votre buste, répondit posément Bernier. Tournez... Mais tournez votre buste !

L'un des assistants eut l'heureux réflexe de venir couper l'admission, alors que Faustin n'avait eu d'autre réflexe que de se protéger le visage de son bras métallique.

- Vous êtes sûr, professeur, que son cerveau n'a pas été endommagé par sa chute ? demanda l'ingénieur à mi-voix.
- Je commence à en avoir plein le bas du dos de cet espace confiné ! riposta Faustin, qui l'avait entendu. Peut-être pourrions-nous reprendre l'exercice dans un endroit plus dégagé ?

L'aéropage convint que ce serait sûrement plus approprié et ce fut porté à bout de bras par les quatre assistants de Bernier que le premier homme biohydraulique de l'histoire de l'humanité rejoignit la cours de l'hôpital. La prise en main fut ici beaucoup plus aisée et Faustin finit par apprivoiser sa charpente mécanique, et même à l'apprécier. Pour tout dire, l'engin lui donnait une impression d'invincibilité, sentiment encore renforcé lorsqu'il put *remercier* Marie-Thérèse de ses bons soins comme il se doit : une assistance pneumatique lui permettait de prolonger les ébats presque à volonté et le professeur Triquard avait même pensé à le doter d'un petit jet d'eau tiède qu'il pouvait déclencher au moment fatidique, lequel procurait un aussi grand plaisir à lui-même qu'à sa partenaire. C'est donc plein d'assurance qu'il quitta l'hôpital, non sans avoir honoré une dernière fois Marie-Thérèse. Il ponctua leurs adieux d'un « À la revoyure, bébé » sans doute un peu léger dans sa formulation, mais très sincère dans son intention.

Deux automobiles étaient stationnées devant l'entrée de l'hôpital quand Stéphane quitta l'établissement en début d'après-midi ; il reconnut les deux modèles, un coupé douze chevaux Edmond Chaboche et une Gardner-Serpollet type M. « Je ne suis pas entré dans les brigades régionales mobiles pour rien ! songea-t-il. C'est quand même curieux que la mémoire me revienne aussi facilement sur ce sujet alors qu'elle me fait tant défaut pour d'autres. La type M équipe les brigades mobiles » se rappela-t-il : c'était un petit cabriolet à vapeur deux places sans pare-brise qui nécessitait le port de lunettes de type aviateur. Un homme blond et barbu, affublé de petites lunettes fumées, sortit du coupé pour se porter à sa rencontre :

- Inspecteur Stéphane Faustin ? On m'avait prévenu que vous étiez appareillé, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi impressionnant ! dit-il avec un grand sourire. Le commissaire Sébille m'a chargé de vous conduire à Belfort.
- À Belfort ?
- Sur le lieu de l'accident ; le professeur Triquard lui a fait part de votre problème de mémoire, il espère que cela vous aidera à la retrouver.

- On se connaît, non ? interrogea Faustin. Votre visage ne m'est pas inconnu, mais... Je suis incapable de me rappeler de votre nom.
- Je ne me suis pas présenté, répondit son interlocuteur : Adjudant Fretzner, gendarme affecté depuis peu aux brigades mobiles dans le cadre de la coopération interservices ; nous n'avons dû nous croiser qu'une fois ou deux : votre mémoire n'est pas si mauvaise que cela ! ajouta-t-il dans un rire bref. Excusez-moi, mais nous devons y aller : la route est longue.

L'inspecteur marqua une hésitation :

- Je m'attendais à ce que nous prenions la type M, ce coupé est plutôt inusuel...
- Compte-tenu de votre charpente métallique, le commissaire a eu peur que la type M ne s'avère pas assez robuste. Je pensais qu'il exagérait, mais je n'en suis plus si sûr à présent ! Il préférerait par ailleurs que votre survie restât discrète : ceux qui ont tenté de vous tuer pourraient bien vouloir récidiver.

Le coupé, assez cubique dans sa conception à l'exception d'un petit capot fuyant, disposait en effet d'une cabine équipée de rideaux derrière la place du conducteur. Le véhicule tangua et grinça fortement lorsque l'inspecteur y prit place, suivi de de Fretzner qui ferma immédiatement les rideaux, sauf celui qui lui permettrait d'occulter la vitre qui les séparait du chauffeur. La voiture quitta aussitôt l'agglomération de Dijon pour prendre la direction de Belfort.

- Vous ne vous souvenez vraiment de rien ? s'inquiéta l'homme aux lunettes fumées. Pas même de votre amie ?
- Des bribes de souvenirs me sont revenues lorsque le professeur Triquard a évoqué son nom.
- Ce n'est pas étonnant : c'était une très belle femme.
- Vous connaissiez Sarah ? demanda Faustin, interloqué.
- Elle et ses émoluments, oui, à la hauteur de ses attraits.
- Qu'est-ce que vous voulez dire, Fretzner ? s'énerva l'inspecteur.
- Sarah était une prostituée, continua le gendarme froidement, pas du genre bon marché : elle ne se serait certainement pas contentée de la solde d'un inspecteur de police... Quant à votre amnésie, c'est une posture que d'aucuns jugeraient commode, ricana-t-il.
- Commode ! Vous voulez prendre ma place ? explosa Faustin en faisant jouer la pince de son bras gauche.

Les deux hommes furent alors interrompus par le passage inopiné d'une balle qui vint fracasser la lunette arrière pour aller se fiché dans le toit ; ils se retournèrent d'un même ensemble et

écartèrent les rideaux : derrière eux, la type M que l'inspecteur avait aperçu devant l'hôpital gagnait du terrain. Deux hommes, casqués de cuir et lunettes d'aviateur sur le visage, étaient à son bord : le premier conduisait, penché sur le volant, tandis que le second ajustait un deuxième tir.

— Gott verdamm mich ! laissa échapper le gendarme en sortant son arme.

Faustin se jeta sur lui tandis qu'une deuxième balle fusait dans l'habitacle :

— Sale espion ! grogna-t-il en immobilisant le bras de son adversaire de sa pince. Tu voulais me faire porter le chapeau !

— Lâche-moi, arschloch ! Les espions, c'est eux ! hurla l'autre en indiquant de la tête leurs poursuivants.

Une troisième balle fracassa la vitre avant du coupé ; le véhicule se mit à tanguer. Le gendarme se débattait, mais la puissance biohydraulique de la pince ne lui laissait aucune chance :

— Lequel de nous deux jure en allemand ? grogna Faustin en affermissant sa prise.

— En alsacien, däckel !

Une quatrième balle vint se fiche dans le bois de la carrosserie. L'inspecteur réalisa soudain que leur chauffeur était affalé sur la colonne de direction et que son dos présentait l'orifice d'une balle : il lâcha sa prise et se jeta sur le volant. Avant qu'il n'ait eu le temps de redresser la trajectoire, le coupé quitta la route pour basculer dans le fossé. Le choc fut violent, le fracas épouvantable. Coincé entre la carrosserie et le fossé, Faustin ne put qu'entendre la type M s'arrêter dans un grand crissement de frein. Des pas crissèrent sur les gravillons avant de s'immobiliser près de l'épave :

— Où est-il, Fretzner ?

— On t'a bien eu, hein, mon vieux Baesslerer ?

« Baesslerer ! » Ce nom déclencha des visions dans l'esprit de l'inspecteur, toujours coincé sous la voiture accidentée : celles d'un homme maigre aux cheveux noirs et aux yeux bleu pâles, qu'illuminait un immense sourire aux dents de cheval. Son prénom lui revint : Lucien, dit Lulu ; un mobilard, comme lui.

— Faustin est encore à Dijon, arschloch, en train de se mettre à table, le nargua Fretzner d'une voix qui trahissait sa souffrance.

— Alors ? cria une autre voix, plus lointaine.

— Il dit que Faustin est encore à Dijon, répéta Lucien. Qu'est-ce qu'on fait, Helmut ?

Ce deuxième prénom déclencha une nouvelle vague de souvenirs dans la mémoire de l'inspecteur : Helmut Fritz ! « Je le surveillais, se rappela Faustin, je le soupçonnais d'être un espion... »

- Bute-le ! hurla l'allemand.
- Désolé mon vieux, fit la voix de Lucien.
- Verreck ! répliqua celle de Fretzner.

Deux détonations se firent entendre coup sur coup.

- Scheisse ! jura la voix d'Helmut vite couverte par le bruit d'une voiture qui démarrait sur les chapeaux de roue.

Faustin actionna son bras biohydraulique : la mécanique protesta et grinça, des dégagements de vapeur sous pression sifflèrent, mais la mécanique fit son travail ; peu à peu l'inspecteur réussit à se dégager de l'épave, mais peina ensuite à se remettre debout :

- Merde, merde, merde ! pesta-t-il en découvrant le cadavre de Lucien, une balle entre les deux yeux, avant de se porter aux côtés du gendarme.

La respiration de ce dernier était difficile : l'un de ses poumons sifflait et du sang s'écoulait de sa bouche.

- Tiens bon, Fretzner ! Tu vas t'en sortir, je vais aller chercher des secours.
- Ne dis pas de conneries, Faustin, je vais crever ; je le sais et tu le sais, rétorqua le blessé dans une nouvelle quinte de toux douloureuse. Retrouve ce Helmut et fais-le parler.
- Et je le retrouve comment ?

Mais Fretzner n'aurait plus jamais de réponse à apporter, comme en témoignait son regard vitreux. Au loin, dans la direction des traces de pneus laissées par la type M, les fumées des usines de Belfort crachaient leurs fumées blanches ou noires. Faustin ramassa le revolver du gendarme et se mit à courir, à l'allure folle d'une voiture de course. La charpente métallique, bien huilée, absorbait les chocs en émettant un bruit de locomotive. Il atteignit les faubourgs de la ville au crépuscule. Un hangar à zeppelin attira son attention et s'est mû par une sourde intuition qu'il en prit la direction, avant d'être arrêté par un mur d'enceinte en briques de près de trois mètres de haut. Faustin s'assura être seul, avant de franchir l'obstacle d'un bond.

- Mais qu'est-ce qui nous tombe du ciel ? interrogea une voix dans la pénombre.

Quatre ouvriers à la mine patibulaire faisaient face à l'inspecteur : le plus petit d'entre eux, qui venait de s'exprimer, tenait un litron de rouge dans la main. Deux autres se tenaient derrière lui, les mains dans les poches mais l'air mauvais. Le dernier était le plus costaud et arborait un casque de motocyclette.

- Belle soirée pour une balade, hein ? demanda le motard.
- Belle soirée pour une balade, répéta Faustin sur la défensive en regardant autour de lui s'il pouvait esquiver la bagarre.
- Alors demain, c'est la lessive ? Plus rien à se mettre ? reprit le plus petit en pointant du doigt l'entrejambe de l'inspecteur.

Ce dernier ne s'aperçut qu'alors que ses vêtements étaient en lambeaux et qu'une bonne partie de son anatomie était exhibée sans pudeur.

- Plus rien à se mettre, exact, choisit-il d'en sourire.
- Ou ce mec se fout de nous, ou il lui manque une case ! gronda le gringalet.
- Toi, désigna alors Faustin en pointant le plus grand du doigt, je veux tes vêtements, tes bottes et ta motocyclette.

Des rires nerveux éclatèrent parmi les ouvriers.

- T'as oublié de dire s'il te plait, dit le motard en s'approchant.
- S'il te plait, répondit l'inspecteur en saisissant l'homme par le cou avec sa pince.

Il tourna sur lui-même plusieurs et propulsa l'ouvrier dans les airs sur plusieurs mètres. L'homme retomba au sol et y resta, inanimé ; quand l'inspecteur se retourna, les trois autres avaient déguerpi. Il délesta l'inconscient de son pantalon et s'en affubla, avant de suivre son intuition et de gagner le hangar. La présence de la type M indiqua à Faustin qu'il était sur la bonne piste.

- Qu'est-ce que j'ai bien pu voir ici, qui a valu qu'on tente de m'assassiner ? marmonna-t-il en arpentant le hangar.

C'est en se prenant les pieds dans une motte de terre meuble que la mémoire lui revint : il avait découvert que les zeppelins de Fritz transportaient de la terre. Il s'était posté dans le ballon captif le plus proche du site pour déterminer pourquoi les dirigeables allemands faisaient passer de la bonne terre de France de l'autre côté de la frontière ; ce n'était pourtant pas la glaise qui leur manquait, de l'autre côté ! Il se rappela avoir envoyé un rapport en ce sens à son contact à Dijon... « Lulu, c'est ce fumier qui m'a vendu ! »

C'est dans une fosse d'entretien qu'il finit par trouver un puits de mine qui s'enfonçait dans le sol en pente douce. Le boyau était régulièrement étayé, éclairé et ventilé ; des rails le parcouraient aussi loin que le regard de Faustin pouvait porter. Il sortit le revolver de Fretzner et entreprit de remonter la galerie. Au bout d'un temps qui lui parut infini, Faustin aperçut une cavité plus importante. Il s'approcha en douceur avant de passer une tête dans la grotte aménagée, vivement éclairée par des lampes au tungstène : Fritz déchargeait des caisses

frappées d'une tête de mort d'un petit wagonnet automoteur dont la chaudière soufflait en sourdine. L'empilement des boîtes en bois formait une petite colline à l'apparence sinistre. L'inspecteur des brigades mobiles sortit de son recoin et pointa son revolver en direction de l'espion :

- Je te préviens, Fritz, déclara-t-il d'emblée. Résister provoquera... ta mort.
- Va te faire huiler, Faustin ! répliqua l'autre sans se retourner. Tu sais ce que j'ai dans les mains ? De la nitroglycérine ! Il ne faudrait pas que je la fasse tomber...
- Mort ou vif, tu viens avec moi, Fritz !

L'allemand éclata d'un rire hystérique et lui fit face :

- Je crois que tu ne te rends pas bien compte, Faustin : sais-tu où nous sommes ? Nous sommes *exactement* sous la citadelle de Belfort, expliqua-t-il sans attendre de réponse tout en amorçant un mouvement tournant, l'une des forteresses qui verrouille la route vers Paris des troupes du deuxième Reich. Il y a ici de quoi faire sauter la citadelle, alors tu penses bien que si je saute, tu sauteras avec moi ! Es-tu prêt à mourir pour ton pays, *französisch* ?
- Et toi ? répondit l'inspecteur en armant le chien de son revolver. Moi, je suis déjà à moitié mort, alors un peu plus, un peu moins...

L'espion eut un rire nerveux. Il regarda en direction de la sortie dont il s'approchait toujours un peu plus en achevant son mouvement tournant, poursuivit de manière inflexible par le canon du revolver du français :

- Attrape ! clama-t-il en lançant la caisse en direction de Faustin, avant de courir vers le wagonnet automoteur.

L'inspecteur lâcha son arme pour récupérer au vol l'une des poignées de sa main valide mais la pince de son bras biohydraulique manquait de précision : il parvint à rattraper la boîte, mais pas à assurer sa prise. Il entendit les fioles de nitroglycérine s'entrechoquer et attendit la mort en apnée, les yeux fermés.

- Joli ! se moqua la voix de l'allemand. Auf Wiedersehen et au plaisir de ne pas te revoir, ajouta-t-il en desserrant le frein de l'automotrice qu'il lança dans le tunnel.

La pince glissait sur le bois lisse, obligeant Faustin à prendre des précautions infinies pour poser l'explosif au sol sans heurts. Quand enfin il y parvint, il resta immobile quelques temps, à calmer les battements trépidants de son cœur. Il se redressa, empli d'une détermination nouvelle : s'il avait bien vu, il restait quelques caisses de nitroglycérine dans le wagonnet... Un méchant sourire balafra son visage alors qu'il ouvrait en grand le volant d'admission de la

vapeur ; la pression fit trembler la charpente mécanique, les soupapes de sécurité se mirent à siffler, les manomètres à s'affoler, avant que Faustin ne soit entraîné à une vitesse vertigineuse, à la poursuite de l'automotrice que l'allemand ménageait en raison de son chargement. Quand l'espion eut pris conscience du retour du français, il s'enflamma :

— Encore toi ? ragea Helmut Fritz. Mais ça m'énerve !

Il entreprit d'ouvrir l'une des caisses, mais n'eut pas le temps d'y parvenir avant que le français ne l'eût dépassé sans un mot, ni même un regard. L'allemand jeta un œil en arrière dans le vain espoir d'y trouver une explication rationnelle au comportement de son ennemi. Des bruits métalliques attirèrent à nouveau son attention vers l'avant de sa machine : Faustin s'échinait sur les rails à l'aide des jambes de sa charpente métallique.

— Nein, nein, nein ! jura-t-il en serrant le frein d'urgence.

Les fioles d'explosifs tintinnabulèrent tandis que les roues de l'automotrice glissaient sur les rails d'acier, au milieu de gerbes d'étincelles. Les yeux exorbités, l'allemand vit que le français reprenait sa course vers l'avant, laissant derrière lui des rails déformés. Il tenta le tout pour le tout en renversant la vapeur : les flacons de verre tressautèrent de plus belle mais le wagonnet glissait toujours. L'espion sauta au sol et y resta recroquevillé, dans l'attente de l'inéluctable, qui tardait à venir. Il se redressa, incrédule : « Même pas mal ! » eut-il le temps de penser avant que l'automotrice, en équilibre sur les rails trop écartés, ne chutât de quelques centimètres... et n'explosât.

Plus loin, dans la galerie envahie par la poussière, Faustin conclut, en guise d'épithète :

— C'est pour Sarah, connard.